

Sur le professionnalisme dans la recherche

Hervé Laroche
ESCP Europe

Avertissement. Cet article n'en mérite pas le nom. Il ne s'appuie sur aucune référence, à part quelques citations d'origines saugrenues. Il est mal structuré. Son propos est confus et sa contribution obscure. Il est vivement déconseillé à quiconque de s'en inspirer. Si vous le faites, pour votre propre bien, évitez de le citer.

Aucune activité humaine vraiment importante ne saurait être poursuivie d'une manière simplement professionnelle. C'est ainsi, par exemple, que l'apparition du politicien professionnel marque un déclin de la démocratie – puisque dans une démocratie authentique, l'exercice des responsabilités politiques est le privilège et le devoir de chaque citoyen. L'amour pratiqué de façon professionnelle est prostitution. (Simon Leys, commentant l'amateurisme résolu et de génie de G.K. Chesterton, *Le Studio de l'inutilité*, Flammarion, 2012, p. 56)

Les habits neufs des professionnels. Simon Leys (1935-2014), de son vrai nom Pierre Ryckmans, fut professeur de littérature chinoise à l'université de Canberra. Auteur d'une série d'ouvrages dénonçant dès 1971 les dérives du régime maoïste, il fut également écrivain, essayiste, critique littéraire, traducteur, historien de l'art, sinologue et auteur d'une monumentale anthologie sur la mer dans la littérature française. Sa vie, son œuvre et la citation ci-dessus sont autant de prétextes pour poser cette question à propos de nos disciplines : que devient la recherche pratiquée de façon « simplement professionnelle » ? Le professionnalisme aujourd'hui invoqué dans nos domaines s'appuie sur une révérence marquée pour les formes consacrées, une obsession de la précision et un abus de la rhétorique de la rigueur méthodologique.

L'imposition des formes. Le formalisme extrême auquel nous contraignent les supports de publication est admis comme une discipline nécessaire. La conséquence est que la recherche telle qu'on la raconte dans les articles n'a plus rien à voir avec la recherche telle qu'on la fait véritablement. Nos articles académiques sont comme des sonnets classiques, corsetés de règles. C'est d'abord désastreux pour l'agrément de lecture. Comme les sonnets médiocres, ils apparaissent remplis de chevilles, de tours compliqués, de rimes convenues. Mais il y a pire : l'obligation de produire des textes formellement achevés et à forte cohérence interne induit des distorsions, des omissions, des additions, même en dehors des cas de fraude scientifique. La conséquence est que les articles sont des fictions, y compris les plus résolument empiriques. Le respect scrupuleux de la convention formelle conduit au travestissement et rapproche du mensonge. On objectera qu'en littérature, il est souvent soutenu que le génie poétique véritable se nourrit de ces contraintes et les transcende. Mais aux poètes qui n'ont pas la grâce du génie, ces contraintes font produire de mauvais vers. En littérature,

c'est de peu d'importance. Mais que des chercheurs honnêtes soient moins productifs, inventifs, contributifs que ce qu'ils pourraient être, voilà qui est plus gênant.

La forme pour la forme. L'idée généralement admise est que la rigueur de la forme est un facteur de qualité, qui permet de détecter les écarts et les défauts. Mais si cette rigueur peut être simulée, elle est alors au mieux une illusion, au pire un facteur de perte d'énergie, de complications inutiles et de distorsion. Cependant, dira-t-on, les processus d'évaluation détectent ces défauts cachés. On peut hélas en douter, car

les évaluateurs ne sont pas tous géniaux. L'immense majorité est à l'image des auteurs, puisque ce sont les mêmes personnes. Les évaluateurs seront même enclins à fétichiser la forme et à voir une garantie de qualité dans les contorsions consenties pour s'y plier. La multiplication des fraudes montre d'ailleurs à quel point cette forme peut être en fait utilisée comme un masque par les fraudeurs. L'exigence de cohérence, si la cohérence peut être mimée, favorise ces grands investisseurs de formes que sont les escrocs.

La sélection par la forme. L'idéologie du professionnalisme académique, qui s'exprime notamment par les classements de revues et les systèmes de primes qui leur sont indexés, semble supposer que la recherche publiée dans des revues de rang moyen est sans intérêt. Ces revues ne sont là que pour servir de marchepied dans le processus de sélection. Les chercheurs simplement honnêtes sont, comme les poètes médiocres, destinés à l'oubli. C'est là une vision dévoyée de la recherche, particulièrement en sciences sociales et en sciences de gestion. C'est la productivité globale du système qui importe, non la performance de quelques-uns. La communauté scientifique n'est

qu'accessoirement un système de sélection, un tournoi, une compétition visant à décerner primes et médailles. Tenir à l'écart la majorité de la communauté ou imposer des règles qui demandent à cette majorité des efforts inutiles et produisent des effets négatifs, c'est perdre de vue la raison d'être de la communauté : produire au mieux de ses capacités collectives.

L'auteur qui n'en est pas un. Nous n'avons que ce mot à la bouche : auteur, les bons auteurs, les grands auteurs, etc. Et pourtant nous parlons et écrivons de manière impersonnelle, nous pensons même de la manière la plus impersonnelle qui soit. L'auteur s'efforce de disparaître dans son discours, alors qu'il ne veut rien tant que d'être reconnu dans sa production. Il n'est pas un discours, il est un nombre (d'articles).

Le jeu définitionnel. Il est tenu pour indispensable d'énoncer d'emblée des définitions les plus précises possibles. C'est qu'il importe de savoir de quoi l'on parle. Mais, précisément, faire de la recherche, c'est ne pas savoir de quoi l'on parle. Et c'est en parler à (ou avec) d'autres chercheurs qui n'en savent pas plus. Si on tient à être précis d'emblée sur un objet inconnu et complexe, on est nécessairement faussement précis. Cette fausse précision engendre des batailles de définitions aux dépens de discussions permettant de dégager l'objet. L'étiquetage, le *coining* prennent le pas sur la question et sur le dialogue. La controverse devient bataille de territoires où, comme dans *Lucky Luke*, des chercheurs d'or académique se bagarrent pour les *claims* qui promettent les meilleurs filons.



Emile Zola
par Edouard Manet (1868)

Poétique de la recherche. Le vague, si décrié, a pourtant de puissantes vertus. Il permet de discuter malgré des difficultés dues à des idées divergentes, malgré des malentendus. Le vague n'est qu'une étape vers le précis, mais c'est l'étape cruciale. Les théories nouvelles ne sont créatives que dans leur phase d'imprécision conceptuelle, quand l'idée ou les idées essentielles ont une force poétique. Et pour cela les mots sont extrêmement importants : ils sont les véhicules de cette force poétique.

Objets ouverts, objets fermés. La tyrannie de la précision alimente les faux débats qui masquent l'absence de débat. Le jeu le plus avantageux n'est pas d'entrer en controverse, mais d'éviter la concurrence en posant des définitions artificiellement précises qui délimitent un territoire. Moyennant quelques échanges de politesses (on cite les propriétaires des *claims* voisins), on peut jouir d'une cohabitation paisible. Les conférences mettent en scène une rivalité de connivence. Ceci n'est pas bien grave en soi, mais le jeu de la recherche s'en trouve transformé, et pas pour le meilleur. Au lieu de produire des objets ouverts, dont chacun peut s'emparer pour mieux les transformer, on produit des objets fermés, destinés à s'additionner sans se mêler, dans l'attente de la revue de littérature qui enregistra définitivement les frontières des *claims*.

Rhétorique de la rigueur. La méthodologie est la technologie spécifique à la production de la connaissance scientifique. Mais elle couvre aussi d'autres enjeux. C'est une norme de distinction par rapport à d'autres formes de production de savoir, externes au champ scientifique mais possiblement concurrentes ; une ressource productive spécialisée, investissement coûteux qu'il sera nécessaire d'exploiter, si possible de manière oligopolistique ; un marqueur d'identité à l'intérieur même du champ scientifique, alimentant les distinctions internes ; et enfin un outil de contrôle et de jugement des productions des chercheurs par leurs pairs un peu plus établis. La méthodologie se doit d'être toujours rigoureuse. Curieusement on retrouve cette rhétorique de la rigueur dans l'art contemporain : les artistes y suivent toujours un « protocole rigoureux » pour construire leurs « séries ». La mise en évidence de ce protocole besogneux est la garantie que l'œuvre n'est pas le « n'importe quoi » souvent dénoncé par les béotiens.

Les coûts de la rigueur. La rigueur serait toujours bénéfique, quels que soient ses coûts et ses effets secondaires. Procéduralisation, objectivation, systématisation... Les données qui ne peuvent répondre à ces exigences sont écartées. Le chercheur s'angoisse d'avoir un cerveau qui risque de « biaiser » ses analyses et s'épuise à tenir cet encombrant organe dans le seul rôle d'opérateur des outils méthodologiques. Au moment de faire la synthèse, il s'effraie en constatant qu'il doit quitter la camisole méthodologique et s'aventurer à proposer des interprétations. Ainsi un doctorant s'excuse-t-il, aux termes de deux cents pages d'analyses impeccablement menées, d'avoir à effectuer un « saut créatif » pour donner du sens à cette accumulation de résultats empiriques.

Le piédestal et la statue. On sait que Gustave Flaubert accumula une quantité énorme de documentation pour écrire son monumental *Salammbô*, tant il tenait à la précision et à l'exactitude des détails historiques. Le roman fut assez mal accueilli par les critiques, ce qui ne troubla pas Flaubert. Les traitant d'imbéciles, il tint à pointer lui-même le principal défaut de son œuvre : « *Le piédestal est trop grand pour la statue.* » Par là il voulait dire que l'intrigue du roman n'était pas proportionnée à cet arrière-plan historique censé en garantir l'authenticité. Il avait mal investi son énergie. Nombre de recherches pourraient encourir le même reproche : le piédestal

méthodologique est trop grand pour la statue des résultats. Est-ce un échec de la méthode ou un investissement excessif dans le moyen au détriment de la fin ? La rigueur méthodologique devrait être une variable d'ajustement. Elle est à moduler en sens inverse du produit de l'intérêt de l'objet étudié par la difficulté d'accès à l'objet. Plus exactement, c'est l'exigence légitime de rigueur méthodologique qui est à ajuster.

Virtuosité. La conception dominante de la production académique aujourd'hui est celle où l'on viendrait puiser les pièces nécessaires dans la boîte de Meccano (ou de Lego, selon les goûts) de la littérature et de la méthodologie. Tout n'est pas possible (notamment à cause des territoires définis par les appropriations), mais la combinatoire reste large. Et surtout, le rapport à ces pièces élémentaires est celui d'un pur utilitarisme détaché. C'est ainsi que l'on socialise les jeunes chercheurs, et c'est ainsi que l'on juge les productions. Le professionnalisme devient cette virtuosité à identifier et mobiliser les pièces qui peuvent être utiles, sous contrainte d'acceptation par les évaluateurs. D'ailleurs, si on a trouvé de bonnes pièces malheureusement non admissibles par un groupe d'évaluateurs, la solution est simple : on change de communauté d'évaluation.

Intimité. En janvier 2009, Chesley Sullenberger, commandant d'un Airbus 320, posa son avion privé de moteurs sur une rivière, sauvant ainsi passagers et équipage. Auteur d'un livre sur cette aventure hors du commun, William Langewiesche écrit :

*Across a lifetime of flying, Sullenberger had developed an intimacy with these machines that is difficult to convey. He did not sit in airplanes so much as put them on. He flew them in a profoundly integrated way, as an expression of himself. He lived through them. (Langewiesche, *Fly by Wire*, p. 177).*

Envisageons qu'il en aille de même pour le chercheur. La machine, pour lui, c'est l'ensemble des outils intellectuels qu'il utilise dans son domaine de recherche, non pas en tant que liste abstraite de normes imposées, mais plutôt comme un engin intégré qui se pilote (comme un avion – sans doute moins intégré, certainement). Le rapport qu'il a avec cet ensemble intégré est de l'ordre de l'intimité. La précision dont il est capable est d'abord celle d'exploiter l'ensemble intégré qu'il habite. La précision n'est pas dans les définitions, elle n'est pas extérieure : elle est dans la conduite de l'action dans un contexte indéfini, elle est intérieure.

Justesse. Sullenberger n'a pas posé son avion tout seul : il a bénéficié de l'énorme travail de conception préalable, incorporé dans la machine et qui a soutenu son travail. Il a agi à l'intérieur de ce *design*, en s'appuyant sur ce *design*, mais pour faire quelque chose que ce *design* n'avait jamais prévu. Il a agi à l'intérieur mais aussi plus loin que le *design* : paradoxe qui pourtant est familier de tout professionnel qui réussit dans des conditions inhabituelles. En ce sens, Sullenberger a véritablement « pensé », il a eu une véritable contribution. Oserait-on pousser l'analogie jusqu'aux chercheurs ? S'ils font de leur spécialité un domaine intime tel que cette idée a été introduite (mais non définie !) plus haut, c'est de l'intérieur de ce domaine qu'ils pourront aller plus loin. La précision qu'il faut attendre d'eux n'est pas celle d'un standard externe : c'est davantage de la justesse que de la précision.

Ficelles. Où est la limite entre l'intimité ici décrite et la virtuosité instrumentale, extérieure ? Impossible à dire... Et d'ailleurs il faut se méfier de trop bien distinguer l'une de l'autre, de vouloir séparer le pur de l'impur : tous les métiers ont leur ficelles et la question n'est pas tant celle de la frontière que celle d'une sorte d'équilibre. Il

reste que l'environnement actuel de la recherche en gestion ne reconnaît pas l'intimité et valorise au contraire la virtuosité.

Anti-professionnels. On doit à Jean-Luc Godard une formule célèbre sur les « professionnels de la profession ». C'est ainsi qu'il formule ses remerciements sarcastiques en recevant un César d'honneur en 2010, dénonçant ceux qui, dans une profession au sens noble du terme, ont des attitudes et des comportements purement intéressés, voire cyniques. On peut y voir une opposition proche de celle, esquissée plus haut, entre professionnels par l'intimité et professionnels par la virtuosité. Mais aussi elle introduit une troisième catégorie : les professionnels anti-professionnels. C'est bien le rôle que Godard joue depuis des années, à la perfection, proférant des obscurités sentencieuses et lançant des provocations calculées. Les anti-professionnels, évidemment, font partie du jeu. Ce sont les plus virtuoses des anti-virtuoses. Ainsi d'un *editor in chief* d'une revue de tout premier rang, héraut des *critical studies*, intransigeant dans sa dénonciation de la science normale, mais totalement conformiste dans la gestion de sa revue et dans sa doctrine de publication : un anti-professionnel patenté.

Et alors ? Comment réintroduire ou préserver la dose raisonnable d'amateurisme, de vague, et de justesse, dans nos activités de recherche et de publication ? Réfléchissons d'abord à cette notion de professionnalisme, au sens qui lui est donnée aujourd'hui dans notre univers académique, et à celui qu'il devrait avoir. Et redonnons pour finir la parole à Simon Leys :

Il y a quelques années, en Angleterre, un brillant et fringant jeune ministre de l'Éducation était venu visiter une grande et ancienne université ; il prononça un discours adressé à l'ensemble du corps professoral, pour leur exposer de nouvelles mesures gouvernementales en matière d'éducation, et commença par ces mots : « Messieurs, comme vous êtes tous ici des employés de l'université... ». Mais un universitaire l'interrompit aussitôt : « Excusez-moi, Monsieur le Ministre, nous ne sommes pas les employés de l'université, nous sommes l'université ». (Simon Leys, Une idée de l'université, in *Le Studio de l'inutilité*, Flammarion, 2012, pp. 287-288. Extrait de l'allocution prononcée lors de la remise de son titre de docteur honoris causa à l'Université catholique de Louvain, en 2005)

N'est-ce pas une autre manière de refuser d'être « simplement professionnel » ? ■